

Lecture-Citations

Imre Kertész, *Le chercheur de traces*

Actes sud, 2003.

Par Brigitte Albert-Barbier

Comment parler aujourd'hui de l'indicible ? témoigner de la souffrance, de l'horreur, de la Shoah ? Imre Kertész, né dans une famille juive de Budapest en 1929, a connu la déportation en 1944, à l'âge de quinze ans. *Le Chercheur de traces* est son quatrième livre paru chez Actes Sud. Pour traduire l'effroi l'auteur n'utilise que l'implicite. Rien n'est nommé de ce passé qui hante le chercheur de traces mais les fantômes qu'il convoque sont là, derrière l'apparente indifférence des choses.

Un homme revient dans une ville auprès de laquelle se trouve un lieu où il est déjà venu autrefois et où se sont passés des faits dont la seule évocation semble terrifiante. En apparence rien n'est si grave, il participe à une conférence, il voyage avec sa femme avec laquelle il doit se rendre au bord de la mer. Mais l'homme - il est tour à tour l'hôte, l'envoyé, l'émissaire - est porteur d'une mission qu'il nomme son travail, son inspection. Il lui faut revenir sur les lieux, les choses comme s'il voulait les amener à témoigner de ce qui s'est passé, le reconnaître, lui, qui a été irrémédiablement détruit ici même autrefois. C'est à eux de lui prouver dans quelle douleur son existence a sombré. L'homme puise dans cette quête un semblant de force qui se donne les apparences de la dureté. Jusque là il n'a fait qu'essayer de paraître là, vivant dans l'apparence des choses, travaillant, aimant, voyageant, mais sans cesse rappelé par le vertige d'un sombre gouffre. Mais la mission elle-même ne parvient pas à échapper à ce décalage. Alors qu'il croit tenir -pour quelle vengeance ?- son collègue de conférence, cet Herman qui autrefois a été au courant de ce qu'il appelle l'incident, celui-ci se montre conciliant : « *On suppose l'impossible et soudain on acquiert la conviction que ...c'est possible* », l'accompagne dans sa voiture dans la ville à proximité de laquelle se sont déroulés « certains événements ». Pris entre la conférence et son voyage au bord de la mer il ne consacre que deux jours à son travail et encore celui-ci n'est qu'une suite de compromis. Il veut à la fois être seul car il ne peut partager avec sa femme -avec quiconque- ce retour sur lui-même, et s'efforce de sauver les apparences d'un séjour agréable pour elle : visiter les curiosités de la ville au charme baroque, aller dans un des restaurants les plus raffinés de la ville. Il veut du temps pour se confronter aux lieux, mais le temps lui échappe, limité par les rendez-vous avec sa femme, avec Herman, les correspondances d'horaires entre les trains, les cars. La femme, le temps sont « des adversaires très dangereux ». Les lieux eux-mêmes le trahissent. Du passé il ne reste que les deux battants d'un portail isolé donnant sur le ciel avec cette inscription « *Jedem das Seine* », chacun son dû. Toute trace a été consciencieusement effacée. Il ne reste que le silence et la quiétude estivale d'une prairie où attend une théorie de cars rutilants, climatisés et à étage. Le lieu est devenu « l'attraction touristique du coin ». « *Les touristes sont comme des fourmis, ils emportent miette par miette mais sans relâche la signification des choses* ».

Le lendemain il se rend à Z. où se trouve l'usine. Il marche le long du mur qui l'entoure comme hanté par les bruits de la machine broyante qui remonte du passé pour réaliser soudain que les bruits qu'il entend sont ceux d'une usine en pleine activité. Que les traces du passé aient disparu ou qu'elles soient présentes, il ne peut vaincre « la résistance sans cesse renouvelée des choses ». Il doit affronter sa défaite : « *les choses ne rendront jamais de comptes* », il ne peut compter sur elles pour avoir d'elles « *un témoignage ferme de son existence douteuse* ». Mais c'est au hasard qu'il doit de se retrouver envahi par une sensation de déjà-vu : la couleur jaune de la ville baroque, le geste de la main d'un jeune homme appuyé à une balustrade. Derrière l'apparence des choses il voit alors l'angoisse, la haine, la furie prêtes à apporter le « *malheur à ceux qui vivent sur la terre* ».

Mais il ne peut partager l'impartageable, ni avec sa femme, ni avec les touristes revenus comme lui sur les lieux, ni avec cette femme voilée de crêpe, qui a perdu son père, son frère, son fiancé et qui dévoile pour lui un visage terrible comme « *une exigence qui engloutissait tout* », un « *monument à l'intransigeance* ». Son voyage terminé, il lit dans le journal que cette femme s'est pendue dans sa chambre d'hôtel à son voile de crêpe alors qu'il se surprend « *plongé dans l'estimation succincte des frais du voyage au bord de la mer qu'il entreprenait le lendemain* ».